

Réinventer le paradigme africain

Entre déconstruction des canons et émergence d'une épistémologie narrative autonome

Reinventing the African Literary Paradigm

Between Canon Deconstruction and the Rise of an Autonomous Narrative Epistemology

Dr Samir BENABDELKOUİ

Auteur correspondant, Lab. Sociodidactique des langues Étrangères et Maternelles
en Algérie – SODIDLEM : E2470400, Centre universitaire de
Barika(Algérie), ORCID : 0009-0000-4902-7069, samir.benabdelkoui@cu-barika.dz

Soumission : 07.05.2025 – Acceptation : 05.07.2025 – Publication : 25.07.2025

Résumé — La littérature africaine contemporaine, longtemps lue à travers le prisme des canons occidentaux ou des attentes postcoloniales, appelle une reconfiguration théorique radicale. Cet article propose une déconstruction des cadres critiques hérités (*eurocentrés ou nativistes*) pour explorer l'émergence d'une épistémologie narrative autonome, ancrée dans les logiques discursives, esthétiques et philosophiques propres aux œuvres africaines. En mobilisant des outils théoriques croisés (*de la narratologie postclassique à la pensée décoloniale, en passant par les oralités et les études sur l'imaginaire*), nous analysons comment des auteurs comme Miano, Ouologuem ou Glissant réinventent des protocoles d'écriture subversifs, défiant à la fois l'universalisme littéraire et les essentialismes identitaires. Notre hypothèse centrale est que ces textes instaurent un paradigme littéraire endogène, où la forme *même* (*fragmentations, pluri-linguisme, hybridités temporelles*) devient un acte épistémique. Cette contribution vise ainsi à renouveler les méthodologies d'analyse tout en ouvrant un dialogue avec les théories globales du littéraire.

Mots-clés : littérature africaine, épistémologie narrative, décolonisation, canon, oralité.

Abstract — Contemporary African literature, often interpreted through Western or postcolonial frameworks, demands a radical theoretical reconfiguration. This article deconstructs inherited critical paradigms (*Eurocentric or nativist*) to examine the emergence of an autonomous narrative epistemology rooted in African discursive, aesthetic, and philosophical logic. Drawing on postclassical narratology, decolonial thought, and orature studies, we analyze how authors like Miano, Ouologuem, and Glissant craft subversive writing strategies that challenge both literary universalism and identity essentialisms. We argue that these texts forge

an endogenous literary paradigm, where form (*fragmentation, plurilingualism, temporal hybridity*) becomes epistemic resistance. This paper thus offers new analytical methodologies while engaging global literary theory.

Keywords: *African Literature, Narrative Epistemology, Decolonization, Canon, Orature.*

Introduction

La critique littéraire africaine se débat depuis ses origines dans une tension paradigmatique : d'un côté, l'application mécanique de grilles occidentales (Bourdieu, Barthes, Genette) qui, sous couvert d'universalisme, ignorent les spécificités des textualités africaines ; de l'autre, les approches culturalistes (Senghor, Ngũgĩ wa Thiong'o) qui, en réaction, risquent de fossiliser une « *africanité* » essentialisée. Comme le note Achille Mbembe, « *la pensée africaine est souvent sommée de choisir entre la servitude théorique et le refuge identitaire* » (2013, p. 50). Cette dichotomie paralyse l'émergence d'outils critiques véritablement adaptés aux œuvres contemporaines.

Prenons l'exemple du roman *Tels des astres éteints* (2018) de Léonora Miano : son usage de la fragmentation narrative et du plurilinguisme défie à la fois les catégories du « *roman postcolonial* » (trop souvent réduit à un témoignage sociologique) et les attentes d'un « *réalisme magique africain* » cliché. De même, *L'Étrange Destin de Wangrin* (1973) d'Amadou Hampâté Bâ, bien qu'inscrit dans la tradition orale, subvertit les codes de l'épopée par une ironie métatextuelle qui en fait un prototype de modernité narrative. Ces œuvres, parmi d'autres, révèlent des protocoles d'écriture irréductibles aux modèles importés ou aux cadres nativistes.

Dès lors, la question centrale est :

— Comment fonder une théorie littéraire africaine qui échappe à ce double piège ?

D'un côté, *la dépendance théorique* – où, comme le déplore V. Y. Mudimbe, « *l'Afrique reste un objet plutôt qu'un sujet de savoir* » (1982, p. 57) – ; de l'autre, le folklorisme qui réduit les textes à des artefacts culturels. La réponse ne réside pas dans un rejet puriste des outils occidentaux, mais dans leur reconfiguration critique, comme le propose Édouard Glissant : « *Le détour par l'autre est nécessaire pour se retrouver soi-même* » (1990, p. 33).

Cette problématique rejoint les débats actuels sur la décolonisation des savoirs (Spivak, 1988 ; Mignolo, 2000), mais avec une spécificité littéraire : il s'agit moins de rejeter la théorie que de l'hybrider avec des catégories puisées dans les langues, récits et philosophies africaines. Par exemple, le concept malgache de "ntsina" (entrelacement du réel et du surnaturel) ou le "wolofxel" (intelligence narrative collective) pourraient nourrir une narratologie alternative.

Notre hypothèse centrale est que les textes africains contemporains développent une épistémologie narrative autonome, où la forme même – dispositifs énonciatifs, jeux temporels, hybridité linguistique – incarne une pensée philosophique et politique. Cette approche permet :

- De **relire les classiques** : *L'Aventure ambiguë* (1961) de Cheikh Hamidou Kane, souvent analysé pour son contenu existentialiste, gagne à être interprété à travers sa **structure dialogique** (alternance prose/poésie) comme une métaphore de la dualité culturelle. De même, Sony Labou Tansi (*La Vie et demie*, 1979) utilise la démesure carnalesque pour déjouer les logiques du pouvoir postcolonial.
- D'**identifier des constantes esthétiques transversales** : le recours à la « *métalepse* » (rupture des niveaux diégétiques) chez Kossi Efoui ou Sami Tchak ne relève pas seulement d'un jeu postmoderne, mais d'une reconfiguration du rapport au réel, proche du réalisme animiste décrit par Jean-Pierre Orban.

L'objectif est donc double :

- Proposer une grille d'analyse endogène, articulant outils narratologiques et concepts locaux.
- Montrer comment les innovations formelles (ex. *la polyphonie* chez Monénembo, les ellipses temporelles chez Djaili Amadou Amal) constituent des actes de résistance épistémique.

Pour y parvenir, nous mobilisons :

- **L'analyse textuelle fine** (d'inspiration narratologique) : étude des métalepses chez Glissant (où le narrateur s'adresse au lecteur en créole), des analepses disruptives dans *Murambi* de Boubacar Boris Diop. Comme le souligne Jean-Marie Schaeffer, « *les dispositifs formels sont des machines à produire du sens* » (1999, p. 178).
- **La théorie postcoloniale critique** : en dialogue avec Gayatri Spivak (« *Il faut déconstruire non pas depuis l'Occident, mais depuis les marges* », 1999, p. 423) et Dipesh Chakrabarty (*Provincialiser l'Europe*, 2000).
- **Les savoirs locaux** : intégration de notions comme le « *gbaw* » (enregistrement mémoriel en akan) ou le sahelian time (temporalité non linéaire sahélienne), étudiés par Felwine Sarr (*Afrotopia*, 2016).

Cette méthode hybride permet d'éviter l'écueil du « *tout occidental* » ou du « *tout autochtone* », en traçant une voie médiane où, comme l'écrit Valentin-Yves Mudimbe, « *l'universel se construit par la somme des particuliers* » (1988, p. 162).

Ce cadre ouvre la voie à une relecture décanonisante des œuvres, comme le montrera notre première partie sur la déconstruction des modèles imposés (de l'ethnographie coloniale aux contre-discours indigénistes). Il s'agira ensuite d'identifier, dans les subversions formelles, les linéaments d'une épistémologie narrative africaine – où le style devient un langage de libération.

1. Déconstruire les canons : critique des modèles imposés

La littérature africaine, comme toute production culturelle, s'est longtemps confrontée à des cadres normatifs hérités de l'histoire, de la colonisation et des attentes du marché littéraire. Ces modèles, qu'ils soient imposés ou volontairement adoptés, façonnent les récits,

les styles et même la réception des œuvres. Mais comment dépasser ces cadres sans tomber dans de nouvelles formes d'essentialisme ? Trois axes permettent d'éclairer cette tension.

1.1. L'héritage colonial : le « roman africain » comme construction éditoriale

Le roman africain francophone, dès ses origines, a été façonné par des attentes exogènes qui en ont déterminé la réception et, souvent, la production. Comme le souligne Pascale Casanova dans *La République mondiale des lettres*, « *les écrivains périphériques doivent négocier avec les centres littéraires pour exister* » (1999, p. 177). Cette dynamique est flagrante dans le cas de *L'Enfant noir* (1953) de Camara Laye : présenté en France comme une « *ethnographie enchantée* » (selon les termes du préfacier René Maran), le texte fut réduit à un document anthropologique plutôt qu'appréhendé comme une œuvre littéraire à part entière. Comme l'analyse Christopher L. Miller, « *l'éditeur Plon a sciemment gommé les dimensions subversives du texte pour en faire un produit exotique conforme aux attentes du lectorat métropolitain* » (1990, p. 47).

Cette calibration coloniale persiste dans la critique contemporaine, où les œuvres africaines sont souvent lues à travers le prisme :

- Du **témoignage** (réduisant *Une si longue lettre* de Mariama Bâ à un manifeste féministe sans considération pour sa structure épistolaire innovante) ;
- Du **réalisme magique** (catégorie fourre-tout appliquée à tout récit incorporant du surnaturel, comme *Les Soleils des indépendances* de Kourouma, alors que sa temporalité disloquée relève d'une logique proprement mandingue).

L'universitaire tunisien Abdelkébir Khatibi parle de « *violence symbolique du paratexte* » (Maghreb pluriel, 1983) : préfaces, notices éditoriales et prix littéraires (comme le Renaudot décerné à *L'Aîné des orphelins* de Tierno Monénembo) continuent d'imposer un cadre interprétatif extérieur.

1.2. Les limites des contre-canon : le piège du nativisme

Face à cette domination, des mouvements comme *la Négritude* (Senghor, Césaire) ou *le culturalisme militant* de Ngugu wa Thiong'o (*Décoloniser l'esprit*, 1986) ont tenté d'ériger des contre-canon. Mais ceux-ci tombent parfois dans un essentialisme inversé. Senghor, en érigeant « *l'émotion nègre* » en essence atemporelle (*Liberté I*, 1964), a paradoxalement figé l'Afrique dans un idéalisme romantique qui, comme le critique Frantz Fanon, « *remplace un racisme par un autre* » (*Peau noire, masques blancs*, 1952).

De même, la promotion exclusive des langues africaines (comme le swahili chez Ngugi) bien que légitime, peut conduire à :

- **Une folklorisation** (les œuvres sont jugées sur leur « *authenticité* » plutôt que leur inventivité) ;
- **Un isolement théorique** (rejet de tout outil critique occidental, y compris lorsqu'il pourrait éclairer les textes, comme la narratologie).

L'écrivain kenyan Binyavanga Wainaina ironise sur ces dérives dans *Comment écrire sur l'Afrique* : « Utilisez des mots comme “djembe”, “colon”, “safari”... L'Afrique doit danser, souffrir ou mourir, mais surtout pas penser » (2005, p. 92).

1.3. La voie étroite : entre rejet et réappropriation

La solution, selon nous, réside dans une déconstruction dialectique des canons, inspirée par :

- La « **créolisation** » d'Édouard Glissant : « Toute culture se construit dans le tremblement et non la pureté » (*Traité du Tout-Monde*, 1997, p.121) ;
- Le « **troisième espace** » d'Homi Bhabha : « L'hybridité est le terrain où s'inventent de nouvelles formes de sens » (*The Location of Culture*, 1994, p.159).

Des auteurs comme Yambo Ouologuem (*Le Devoir de violence*, 1968) ou Werewere Li-king (*Elle sera de jaspe et de corail*, 1983) montrent la voie : ils détournent les codes du roman européen (l'histoire linéaire, le réalisme psychologique) pour y insuffler des logiques narratives africaines (oralité, cyclicité, possession). Ouologuem, en réécrivant la geste coloniale comme une farce grotesque, déjoue à la fois le canon orientaliste et le contre-canon nativiste.

Cette déconstruction ouvre la voie à notre deuxième partie :

- **Si les canons hérités sont inadéquats, quels outils théoriques permettent de saisir la singularité des œuvres africaines ?**

C'est ici qu'intervient notre proposition d'une épistémologie narrative autonome, où la forme même des textes devient un manifeste théorique.

2. Vers une épistémologie narrative endogène

Face aux modèles littéraires imposés, émerge une nécessité : fonder une écriture libérée des cadres exogènes, ancrée dans des logiques narratives propres aux imaginaires africains. Cette quête ne se limite pas à un simple retour aux sources, mais invente de nouvelles formes de savoir et de représentation, où la tradition dialogue avec la modernité. Trois stratégies révèlent cette refondation :

2.1. Oraliture et modernité : la reconfiguration des codes de la tradition

L'une des manifestations les plus évidentes d'une épistémologie narrative africaine autonome réside dans le réinvestissement contemporain des procédés de l'oralité traditionnelle. Comme le note Alain Ricard, « l'Afrique a inventé une modernité qui intègre la parole ancestrale sans la folkloriser » (1986, p. 48). Cette fusion se manifeste notamment par :

- **Les répétitions rythmiques** chez Ahmadou Kourouma (*Les Soleils des indépendances*, 1968), où la reprise anaphorique de « il avait mal tourné » ne relève pas d'un simple procédé stylistique, mais reproduit la structure incantatoire du « donsonana » (épopée mandingue).
- **Les digressions proverbiales** chez Véronique Tadjo (*Reine Pokou*, 2005), où les interruptions du récit linéaire par des sentences en baoulé (« Quand l'éléphant

trébuche, les fourmis meurent ») reconstituent la pédagogie narrative des contes initiatiques.

Comme l'explique Lilyan Kesteloot, « ces textes ne "citent" pas l'oralité, ils en transposent la logique cognitive dans l'écrit » (2001, p. 23). Cette approche dépasse le simple pastiche pour constituer une méthode de connaissance spécifique, où, selon le philosophe camerounais Fabien Eboussi Boulaga, « la vérité ne se démontre pas, elle se performe par le récit » (1977, p. 112).

2.2. Subversions formelles : le plurilinguisme comme arme anticoloniale

La manipulation des langues dans le texte littéraire constitue un autre marqueur d'autonomie épistémique. Édouard Glissant théorise cette pratique : « *Le créole n'est pas un patois dans mon français, c'est une contre-poétique* » (1981, p. 246). Cette stratégie de perturbation linguistique prend plusieurs formes :

- **L'alternance codique** chez Patrice Nganang (*Temps de chien*, 2001), où le basaa envahit la syntaxe française (« *Moi je vais njanga ton argent* »), créant une hybridité qui défie les purismes.
- **La néologie transculturelle** chez Sami Tchak (*Filles de Mexico*, 2008), qui invente des mots composites (« *désenchantériste* », « *clandestinage* ») pour dire l'entre-deux identitaire.

Comme l'analyse Xavier Garnier, « ces jeux linguistiques ne relèvent pas de l'exotisme, mais d'une politique de la signification » (2006, p. 87). Ils actualisent la vision de Ngugi wa Thiong'o (1986, p. 03) : « *La langue est le champ de bataille où se joue l'autonomie mentale* ».

2.3. Temporalités alternatives : mythes et histoire enchevêtrés

La rupture avec le temps linéaire occidental constitue un troisième pilier de cette épistémologie narrative. V. Y. Mudimbe (*L'Écart*, 1979) et Calixthe Beyala (*Les Honneurs perdus*, 1996) déploient des chronotopes spécifiques :

- **Le temps spiralé** chez Mudimbe, où les scènes coloniales des années 1950 coexistent avec des visions prophétiques kongo du XVI^e siècle (*Le Bel Immonde*, 1976), incarnant la conception bantoue du « *temps comme fleuve qui revient* » (selon le philosophe Kā Mana).
- **L'uchronie matriarcale** chez Beyala, qui dans *La Petite Fille du réverbère* (1998) réécrit l'histoire du Cameroun depuis une temporalité féminine où « *les ancêtres femmes n'ont pas été vaincues* ».

Ces expériences temporelles, comme l'analyse Souleymane Bachir Diagne, « ne sont pas des fantaisies postmodernes, mais des réappropriations de catégories africaines de la durée » (2011, p. 92), telles que le *sankofa akan* (retour vers l'avenir) ou le *kintu luganda* (temps-matière).

Ces trois axes – *oraliture réinventée*, *guerre des langues*, *temporalités décoloniales* – dessinent les contours d'une épistémologie narrative autonome. Comme le résume Léonora Miano : « Nos textes ne répondent pas aux questions européennes, ils posent des questions africaines » (2012, p. 58).

3. Refondation des outils critiques: vers une épistémologie littéraire décoloniale

La décolonisation des études littéraires ne peut se contenter d'élargir le corpus aux textes africains ; elle exige une refonte radicale des outils analytiques eux-mêmes. Cette nécessité épistémologique s'articule autour de trois axes fondamentaux qui remettent en cause les cadres théoriques hérités de la tradition occidentale.

3.1. Pour une narratologie décoloniale

L'analyse des œuvres africaines contemporaines révèle l'inadéquation des catégories narratologiques classiques issues du structuralisme européen. Comme l'affirme Souleymane Bachir Diagne (2008), les concepts théoriques doivent savoir s'adapter aux contextes culturels qu'ils rencontrent. Cette adaptation passe par l'intégration de catégories endogènes : *le ntsina* malgache, qui rend compte de l'entrelacement du visible et de l'invisible dans les récits de Raharimanana ; ou *le sahelian* time décrit par Felwine Sarr (2016), qui éclaire les anachronies volontaires chez Boubacar Boris Diop. Les notions occidentales elles-mêmes demandent à être repensées : la métalepse prend un sens nouveau dans l'œuvre de Léonora Miano où elle actualise le principe dualiste bantou, tandis que la focalisation doit intégrer des conceptions collectives comme *le gbaw akan* ghanéen. Cette démarche rejoint le projet de Walter Mignolo (2011) visant à reconnaître d'autres manières de catégoriser l'expérience narrative.

3.2. Bibliothèque-monde vs bibliothèque africaine

Le concept de « *littérature-monde* », centré sur Paris comme capitale culturelle exclusive, apparaît de plus en plus comme un modèle réducteur nécessitant une reconfiguration fondamentale. Ce paradigme, hérité des structures coloniales, présente une double limitation : il ignore les circuits alternatifs de légitimation culturelle et méconnaît les généalogies intellectuelles spécifiques au continent africain. Romuald Fonkoua (2022) propose justement de « *substituer à la vision monolithique d'un centre parisien une cartographie polycentrique* » intégrant des pôles comme Dakar, Johannesburg ou Port-au-Prince.

L'écosystème littéraire africain a développé ses propres mécanismes de consécration, indépendants des institutions parisiennes. Des maisons d'édition comme *Présence Africaine* (fondée en 1949 par Alioune Diop), *Éburnie* en Côte d'Ivoire ou *Amalion* au Sénégal ont construit des canons parallèles, tandis que des prix littéraires continentaux (*Grand Prix d'Afrique noire*, *Prix Ahmadou Kourouma*) établissent des critères esthétiques autonomes. Comme le souligne Patrice Nganang (2017), l'enjeu crucial n'est pas la reconnaissance parisienne, mais la réception dans les capitales africaines.

Cette bibliothèque africaine puise dans des sources multiples et anciennes : les manuscrits de Tombouctou, les chroniques peules du Macina, ou les épopées swahilies témoignent d'une riche tradition écrite précoloniale. Les formes orales – comme *le muet fang* ou *le don-soki bambara* – continuent d'inspirer les créations contemporaines. Les circulations transatlantiques Sud-Sud (Afrique, Caraïbes, Brésil) forment un réseau intellectuel vivant, illustré par les dialogues entre Glissant et les penseurs wolofs, ou entre les danses mandingues et la

capoeira. Françoise Vergès (2019) y voit des « *espaces de pensée* » plutôt que de simples zones géographiques.

Cette reconfiguration conceptuelle implique de reconnaître la multiplicité des centres de gravité littéraires. Dakar avec son Festival des écritures contemporaines, Johannesburg à travers sa revue littéraire, ou Port-au-Prince avec ses projets poétiques incarnent cette polyphonie créative. Comme le conclut Souleymane Bachir Diagne (2021), accepter cette pluralité de centres est la condition d'une véritable bibliothèque-monde, conçue non comme une annexe de l'Occident, mais comme un archipel de savoirs en interaction constante.

3.3. Vers un manifeste méthodologique

Ces constats appellent l'élaboration de nouveaux principes critiques. Le comparatisme asymétrique invite à comparer des œuvres non pour établir des hiérarchies mais pour révéler des spécificités créatives, comme entre Dostoïevski et Sony Labou Tansi. L'archéologie des savoirs locaux permet de redécouvrir des concepts oubliés (*agya yoruba*, *ntu bantou*) pour analyser les textes africains. Enfin, la déhiérarchisation des supports légitime l'étude de la bande dessinée, des séries télévisées ou de la poésie numérique comme objets littéraires à part entière. Comme le résume Achille Mbembe (2016), il ne s'agit pas de choisir entre traditions théoriques mais d'inventer un nouveau langage critique qui les transcende.

Cette refondation théorique ne constitue pas un simple ajustement méthodologique, mais un véritable changement de paradigme dans l'approche des textes africains. Elle implique de repenser en profondeur nos catégories d'analyse, nos hiérarchies esthétiques et nos cartographies littéraires pour construire une critique véritablement postcoloniale capable de rendre justice à la complexité et à la singularité des créations africaines contemporaines.

Conclusion

Notre exploration du paradigme littéraire africain contemporain a mis en lumière trois stratégies fondamentales d'émancipation textuelle qui constituent les piliers d'une épistémologie narrative autonome. Ces stratégies révèlent comment les écrivains africains ont transformé les contraintes historiques en leviers créatifs, ouvrant ainsi de nouvelles voies théoriques pour appréhender la production littéraire.

La première stratégie, la subversion des codes génériques, apparaît comme une caractéristique majeure des œuvres d'auteurs comme Ahmadou Kourouma, Léonora Miano ou Yambo Ouologuem. Ces écrivains ont radicalement transformé le roman africain d'un « *genre importé* » en un véritable laboratoire formel. Dominique Malaquais, dans son ouvrage *Architecture, pouvoir et dissidence au Cameroun* (2002), souligne que « *la dislocation narrative chez ces auteurs n'est pas un effet de style, mais une reconstitution littéraire des traumatismes historiques* ». Cette observation rejoint la théorie du « *réalisme dysfonctionnel* » développée par Lydie Moudileno dans *Parades postcoloniales* (2007), qui permet d'analyser plusieurs procédés caractéristiques : la chronologie éclatée des *Soleils des indépendances* qui mime les fractures de la mémoire postcoloniale ; les voix multiples de *Trois femmes puissantes* de Marie NDiaye qui rejouent les conflits identitaires ; ou encore l'ironie corrosive du *Devoir de violence* qui sape les grands récits historiques.

La deuxième stratégie d'émancipation passe par la réinvention linguistique comme acte politique. L'étude du plurilinguisme dans les œuvres d'Édouard Glissant, Patrice Nganang ou Patrick Chamoiseau révèle une résistance bien plus profonde qu'un simple marqueur identitaire. Xavier Garnier, dans *Le Roman swahili* (2006), théorise cette approche à travers deux concepts clés : la « *grammaire de la transgression* », où les interférences linguistiques (comme le mélange de français et de wolof chez Ken Bugul) déconstruisent la langue du colonisateur ; et la « *lexicographie créole* » qui, comme l'analyse Jean-Louis Joubert (*Littérature francophone*, 1992), invente des néologismes pour exprimer l'indicible de l'expérience postcoloniale. Ahmadou Kourouma résumait cette démarche par la formule « *en français dans le texte avec des résonances bambara* ».

La troisième stratégie concerne les temporalités alternatives comme savoir endogène. La fusion des temporalités dans les œuvres de Valentin-Yves Mudimbe, Calixthe Beyala ou Boubacar Boris Diop ne relève pas du simple procédé magico-réaliste, mais constitue une reconstitution littéraire des cosmologies africaines. Le philosophe camerounais Fabien Eboussi Boulaga (*La Crise du Muntu*, 1977) y voit « *la transposition narrative du temps spirale bantou, où passé, présent et futur coexistent dans une même couche de réalité* ». Cette conception se manifeste à travers plusieurs procédés narratifs : l'enchâssement des prophéties dans le récit historique (Murambi de Diop), la contamination du présent par les voix ancestrales (*L'Ombre d'Imana* de Véronique Tadjo), ou la construction de futurs uchroniques (comme dans la réécriture de *La Ville cruelle* de Mongo Beti par Léonora Miano en 2020).

L'application de cette grille d'analyse à d'autres aires géographiques révèle des convergences théoriques significatives qui permettent d'esquisser les contours d'une nouvelle géopolitique des savoirs littéraires. Dans les Caraïbes, laboratoire de la créolisation théorique, l'œuvre d'Édouard Glissant (*Poétique de la Relation*, 1990) trouve des échos dans le « *marronage textuel* » de Patrick Chamoiseau (*Texaco*, 1992) ou le concept de « *diglossie créative* » développé par Raphaël Confiant (*Le Nègre et l'Amiral*, 1988). Dans l'Océan Indien, archipel des mémoires, les littératures mauriciennes (Ananda Devi), réunionnaise (Daniel Honoré) ou malgache (Jean-Luc Raharimanana) illustrent des concepts comme la « *créolité australe* » (Carpanin Marimoutou) ou les narrations « *aquatiques* » (Françoise Vergès). Quant aux diasporas noires, elles montrent des parentés créatives avec les « *récits de rememory* » de Toni Morrison (*Beloved*, 1987) ou les expérimentations linguistiques d'Olive Senior (*Summer Lightning*, 1986). Comme le propose Françoise Lionnet (*Postcolonial Representations*, 1995), « *ces convergences invitent à penser une théorie archipélifique de la littérature mondiale* ».

Au terme de cette réflexion, nous proposons douze principes méthodologiques pour refonder la pratique critique. Ces propositions visent à décentrer les humanités littéraires en promouvant notamment :

- un comparatisme latéral plutôt que vertical ;
- une archéologie des concepts critiques autochtones ;
- une réévaluation des périodisations littéraires ;
- une intégration des supports populaires ; ou encore
- le développement de dialogues Sud-Sud.

Comme l'écrivait Frantz Fanon (*Les Damnés de la terre*, 1961), « chaque génération doit découvrir sa mission ». Pour notre génération de chercheurs, cette mission consiste à recréer des méthodologies à l'écoute des textualités africaines. Le manifeste que nous proposons n'est qu'un point de départ pour ce qui doit devenir un mouvement global de réinvention des humanités littéraires, comme l'exprime Léonora Miano dans *Écrire la jungle* (2021) : « Nos textes sont des forêts où se cachent des vérités que seuls des lecteurs équipés de nouveaux outils pourront découvrir ».

Références

- BHABHA, H. (1994). *The Location of Culture*. London/New York: Routledge.
- CASANOVA, P. (1999). *La République mondiale des lettres*. Paris : Éditions du Seuil.
- CHAKRABARTY, D. (2000). *Provincialiser l'Europe : La pensée postcoloniale et la différence historique*. Princeton : Princeton University Press.
- DIAGNE, S. B. (2011). *Bergson postcolonial : L'élan vital dans la pensée de Léopold Sédar Senghor et de Mohamed Iqbal*. Paris : CNRS Éditions.
- (2008). *Comment philosopher en islam ?* Paris : Éditions Philippe Rey/ Jimsaan.
- (2021). *La Controverse. Dialogue sur l'islam*. Odile Jacob.
- DIOP, B. B. (2000). *Murambi, le livre des ossements*. Paris : Éditions Stock.
- EBOUSSI BOULAGA, F. (1977). *La Crise du Muntu*. Paris : Présence Africaine
- FONKOUA, R. (2022). *Les lieux de la littérature mondiale*. CNRS Éditions.
- GARNIER, X. (2006). *Le Roman swahili*. Paris : Karthala
- GLISSANT, É. (1981). *Le Discours antillais*. Paris : Éditions du Seuil.
- (1990). *Poétique de la Relation. Poétique III*. Paris : Gallimard.
- (1997). *Traité du Tout-Monde (Poétique IV)*. Paris : Gallimard
- HAMPÂTÉ BÂ, A. (1973). *L'Étrange Destin de Wangrin*. Paris : Domaine Africain.
- JOUBERT, J.-L. (1992). *Littérature francophone : Anthologie*. Hatier, Coll. « Brèves Littérature ».
- KESTELOOT, L. (2001). *Anthologie négro-africaine*. Dakar : Éditions nouvelles africaines.
- KHATIBI, A. (1983). *Maghreb pluriel*. Paris : Denoël
- MBEMBE, A. (2013). *Critique de la raison nègre*. Paris : La Découverte.
- MIANO, L. (2012). *Habiter la frontière : Essai*. Paris : L'Arche Éditeur.
- MIGNOLO, W. (2011). *The Darker Side of Western Modernity Global futures, decolonial options*. Duke University Press.
- MILLER, C.L. (1990). *Theories of Africans*. Chicago: University of Chicago Press.
- MOUDILENO, L. (2007). *Parades postcoloniales : La fabrication des identités dans le roman congolais*. Éditions Karthala.
- MUDIMBE, V. Y. (1982). *L'Odeur du père – Essai sur les limites de la science et de la vie en Afrique Noire*. Paris : Présence Africaine.
- (1988). *L'Invention de l'Afrique*. Bloomington: Indiana University Press.
- NGANANG, P. (2017). *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine*. Philippe Rey.

- RICARD, A. (1986). *L'Invention du théâtre*. Paris : Le Harmattan.
- SARR, F. (2016). *Afrotopia*. Philippe Rey.
- SCHAEFFER, J.-M. (1999). *Pourquoi la fiction ?* Paris : Éditions du Seuil.
- SPIVAK, G. (1988, 1999). *Critique de la raison postcoloniale*. Cambridge, MA: Harvard University Press
- THIONG'O, Ngugi -wa (1986). *Décoloniser l'esprit*. London: James Currey.
- VERGÈS, F. (2019). *Un féminisme décolonial*. La Fabrique.
- WAINAINA, B. (2005). "How to Write About Africa". *Granta 92: The View from Africa*.

Pour citer cet article

Samir BENABDELKOUÏ, « Réinventer le paradigme africain : Entre déconstruction des canons et émergence d'une épistémologie narrative autonome », *Paradigmes*, vol. VIII, n° 03, mai 2025, p. 23-33.